

La campagne de Pologne (1807), d'Eylau à Friedland

Napoléon à la Bataille d'Eylau par Antoine-Jean Gros.



Le 31 janvier 1807, au nord-est de l'Europe, l'Empereur chevauche vers la Grande Armée qui progresse vers le nord, en longeant l'Alle depuis la Vistule. Ce jour-là, il écrit à Talleyrand de façon prémonitoire : « *Je suis en marche de tous côtés. Il est probable que sous peu de jours il y aura des événements d'une grande importance* » Napoléon entend couper la retraite du général russe Bennigsen, alors que celui-ci cherche à rétablir le contact avec la place de Dantzig. Des cosaques ayant intercepté un courrier impérial, Bennigsen connaît les plans français et fait

brusquement demi-tour. Deux modes d'action s'offrent donc à lui : se mettre à l'abri vers la rive est de l'Alle, ou se replier vers la place de Königsberg tenue par les Prussiens.

► La bataille d'Eylau – 8 février 1807

Napoléon estime qu'il choisira la première. Il ordonne alors la concentration de ses forces à Allenstein, où il surprend l'armée russe s'appêtant à traverser l'Alle. À l'issue d'une demi-journée d'après combats, l'ennemi s'esquive une fois de plus vers le nord en profitant de la nuit. L'Empereur se lance à sa poursuite afin de le couper à la fois de l'Alle et de Königsberg. Après des combats d'usure menés au début de février, l'Empereur rejoint le 7 au matin l'armée russe rassemblée à d'Eylau où Bennigsen semble vouloir enfin accepter la bataille. Trois facteurs ont sans doute guidé son choix : d'abord le gel rendant de nouveau possible la manœuvre, ensuite un terrain facile à défendre et enfin la conviction qu'il écrasera les unités françaises au fur et à mesure de leur arrivée. En effet, dans la précipitation, Napoléon n'attend pas de disposer de la totalité de ses forces et engage dans la foulée les hostilités qui tournent néanmoins à son avantage. Il attaque de nouveau l'ennemi le 8 février au matin, en ayant pris soin cette fois de regrouper ses moyens et de demander aux corps de Ney et de Davout de se rabattre au plus vite sur les deux ailes ennemies. Ce matin-là, le soleil luit mais le froid demeure très vif. Les soldats se réveillent, ankylosés par la rigueur d'une nuit sans feu. Tout est calme, trop calme. Soudain, aux premières lueurs du jour, le sol se



« Vive l'Empereur! » par Édouard Detaille, 1891. Le 4^e régiment de hussards français à la bataille de Friedland.



met à trembler sous leurs pieds puis ils entendent le tonnerre des canons russes vomissant des boulets sur leurs lignes. Les villages d'Eylau à gauche et de Rothenen à droite s'enflamment. Les artilleurs français ne sont pas en reste et ripostent avec une redoutable efficacité. L'ennemi dispose de 72 000 hommes en ligne alors que l'Empereur débute la bataille en infériorité numérique avec 35 000 soldats seulement, affamés et épuisés. Mais en cours de journée, d'autres unités françaises arrivent, portant ses effectifs en début de soirée à 64 000 hommes. Davout se présente d'abord dans la matinée puis le corps prussien de Lestocq rejoint Bennigsen en fin d'après-midi alors que l'Empereur attendait Ney pour conclure. Les deux armées s'engagent alors dans un violent corps à corps qui rougit la neige de sang. Côté français, les troupes d'Augereau, aveuglées par des bourrasques de neige, plient sous la mitraille. Afin de rétablir la situation, Murat charge avec la réserve de cavalerie. Mais soudain,

par un effet d'entraînement de pure folie, c'est toute la cavalerie française, soit près de 8 000 chevaux, qui se porte sur le centre russe et l'enfonce grâce à la plus formidable charge jamais exécutée sous l'Empire. Malgré ce coup de bouloir, le sort de la bataille demeure indécis. Arrivé en début de soirée sur le flanc droit des Russes, Ney force enfin la décision en poussant Bennigsen à la retraite. L'horrible massacre d'Eylau ne procure pourtant aucun gain stratégique à Napoléon. Resté maître d'un champ de bataille jonché de cadavres, il peut se considérer comme vainqueur, mais, avec des troupes trop affaiblies, il ne peut poursuivre les Russes et décide de se mettre à l'abri derrière la Passarge en attendant le printemps. Inquiet des résultats peu probants de cette campagne, Napoléon dicte

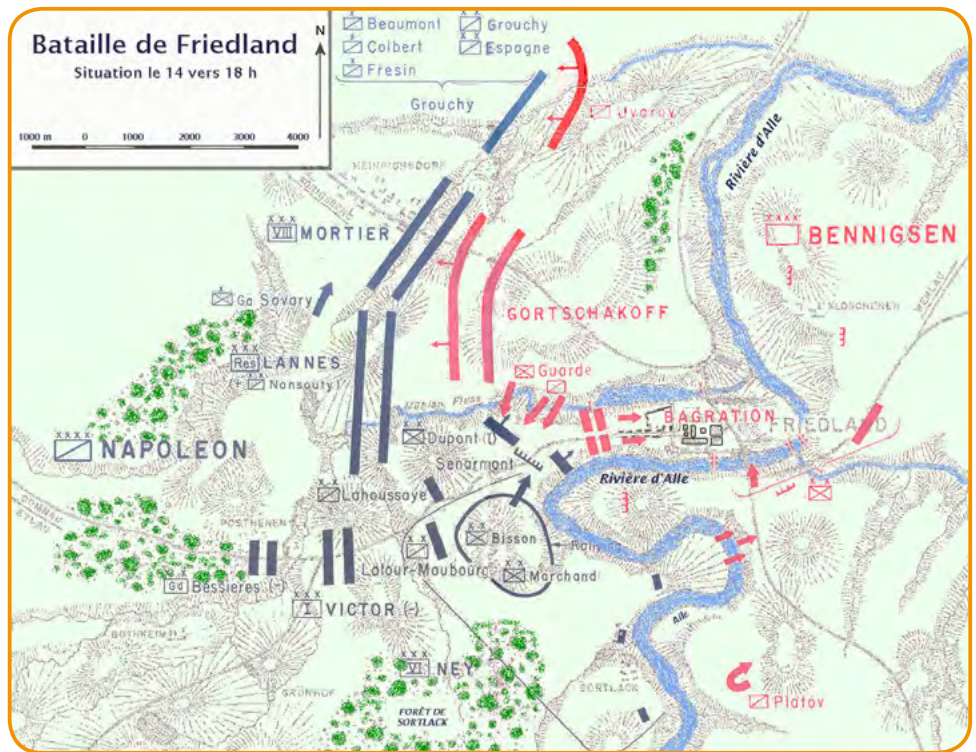
au lendemain de la bataille le 58^e *Bulletin*, qui a un impact psychologique considérable, non seulement en France mais aussi en Europe. Il n'y cache pas le prix exorbitant payé pour rester maître du champ de bataille : « *Le mal de l'ennemi est immense ; celui que nous avons éprouvé est considérable* ». L'Europe commence à s'agiter. Pour conserver l'initiative, il lui faut mener la tâche entreprise à son terme. Pour l'heure, la Grande Armée est exsangue, à bout de force et démunie de tout. Il faut donc assurer de toute urgence le ravitaillement des hommes et des animaux et réaligner les effectifs des unités. À Finkenstein, Napoléon s'y emploie et fait appeler prématurément la classe 1808, fait venir des troupes d'Allemagne et incorpore des contingents allemands, italiens, hollandais, espagnols et bien sûr polonais.



► La bataille de Friedland – 14 juin 1807

Le 26 mai 1807, les 18 000 Russes et Prussiens, composant la garnison de Dantzig, capitulent devant le corps du maréchal Lefebvre, après deux mois de siège seulement et malgré plusieurs tentatives de sortie infructueuses. Les arrières de l'armée française, qui s'apprête à relancer son action contre les coalisés, sont désormais sécurisés.

Les premiers échos de la marche en avant de la Grande Armée s'avèrent cependant incertains. La bataille de Heilsberg du 10 juin est en effet à deux doigts de tourner au drame. Intimement persuadé que Bennigsen mettra tout en œuvre pour protéger la place forte de Königsberg, Napoléon tente de le devancer par la rive gauche de l'Alle. Marcheurs infatigables, les Français parviennent à point nommé à Friedland pour lui interdire de déboucher en force à l'ouest de cette localité. En situation de déséquilibre sur



Carte du champ de bataille le 14 juin

l'Alle et dans l'impossibilité de conquérir une tête de pont suffisamment vaste pour déployer la totalité de son armée, le général russe se fait piéger par les canonnières de Sénarmont qui, en détruisant les ponts, l'empêchent de se porter en avant ou de se replier sur la rive opposée. En outre, les troupes de Napoléon bénéficient de conditions idéales pour mener à bien leur action : un temps ensoleillé et chaud permettant l'observation et la manœuvre et une plaine de Friedland n'offrant aucun masque à l'adversaire pour se dérober à leurs vues et à leurs coups. Dès lors, il ne reste plus à Napoléon qu'à fixer la droite ennemie et à lui assener un violent coup de faux avec son aile gauche. Rejetée dans Friedland et acculée au fleuve, l'armée russe est complètement battue, bien qu'une infime partie, couverte par sa garde, réussisse in extremis à traverser l'Alle par un gué dans des conditions épouvantables et en abandonnant la totalité de son matériel lourd. Commencée tard dans la journée, la bataille de Friedland s'achève assez rapidement dans la soirée. Après le demi-échec d'Eylau, l'Empereur renoue avec les succès éclatants d'Austerlitz et d'Iéna. À l'annonce de la défaite des coalisés, Königsberg est évacuée. La garnison s'esquive vers Tilsit mais Napoléon ne peut empêcher Bennigsen de s'abriter au-delà du Niémen en brûlant les ponts derrière lui. Modèle de clairvoyance dans l'analyse de la situation tactique, d'à propos dans la prise de décision, et de perfection dans l'exécution de la manœuvre, « *Friedland vaudra Austerlitz, Iéna et Marengo, dont je fête aujourd'hui l'anniversaire* » annonce l'Empereur satisfait au soir de la bataille. Elle marque à l'évidence une défaite écrasante de l'armée russe et clôt pour l'heure la campagne de Pologne.